

reux n'est pas celui qui a davantage mais bien celui qui sait jouir de ce que la Providence lui envoie :

..... Beati
Sua si bona norint.

Au Bas-Maine, il est une étrange coutume que condamneront sans aucun doute les partisans des droits de la femme. Il est rare que la métayère ou ses filles s'assoyent à table avec les hommes de la maison. A l'habitude, elles sont tout entières au service du repas et se réservent de prendre leur dîner après les autres. Je ne donnerai point cela comme un exemple à suivre, je le cite comme un fait et je puis assurer mes lectrices que nos bonnes villageoises n'en sont ni moins respectées ni surtout moins aimées.

L'après-midi se passe bien tranquillement, l'hiver au coin du feu, la pipe à la bouche, la poêle aux châtaignes sur les charbons ardents, la cruche de cidre entre les jambes. C'est le temps des visites de bon voisinage et des commérages sans fin. Pendant les vêpres, ceux qui sont restés à la maison récitent le chapelet en commun, s'agenouillent au son de la bénédiction et se tournent vers l'église.

Au printemps et à l'été, le fermier visite ses champs. Il calcule le travail fait et celui qui reste à faire, règle le détail de la semaine et se complait dans l'espérance d'une bonne récolte. Si la rivière est proche, si les prairies sont sèches, si le vallon est beau, il trouve là un aliment pour son âme méditative et plus d'une fois, j'ai entendu sortir de son cœur, à la vue de ces beautés naturelles, des frémissements d'une poésie vraie et religieuse trop inconnue de nos jours.

Le soir, une chanson du cru, quelques bons mots épiqués de sel gaulois, des légendes édifiantes font passer joyeusement la veillée. Toutefois, la grande distraction, c'est la lecture, et la lecture non d'un roman, mais de quelque épisode de la grande révolution. Au nom des Chouans, le paysan relève fièrement la tête ; il se sent redevenir soldat et alors, détachant le vieux fusil à pierre suspendu près de la croix bénite à la place d'honneur, il le caresse avec respect et amour et lui répète ses serments. " S'ils revenaient chasser nos prêtres et fermer nos églises, oh ! nous saurions le faire encore, entre eux et nous, le juge de nos droits." Plaise à Dieu, hélas ! que ces souvenirs belliqueux n'aient jamais à se traduire autrement ! Nous voudrions l'espérer ; nous ne le pouvons malheureusement guère. Noble Bas-Vestier, tiens-toi prêt à marcher encore pour ton Dieu et ton Roi.

Le dimanche passé, il est rare, bien rare que le Bas-Vestier retourne au village. Il n'est pas à l'aise avec l'ouvrier moqueur ; puis il n'aime pas la dépense. Obligé de fournir à tout, au remplacement des sabots brisés comme aux frais d'éducation de ses enfants, il sait bien qu'il lui faut travailler sans relâche. De plus, Jacques Bonhomme a sa fierté, à lui propre, et elle n'est pas des plus mal placées. Ses enfants grandissent ; encore quelques années, et Jeanne, sa fille aînée devra songer au mariage. La laissera-t-il partir sans un beau mobilier de cerisier rouge, sans quelques aunes de toile et même sans quelque argent ?

Et pour en arriver là, il le sait, il lui faut tourner et retourner sans cesse ses quelques arpents de terre, ne pas laisser inculte un pouce de terrain, ne pas négliger un animal, ne pas perdre une pomme de terre.

Il travaillera donc. A trois heures du matin, quand la brume s'étend le long des cours d'eau qui sillonnent sa prairie, il sera déjà courbé sur sa faux aiguisée, et souvent, ce ne sera pas avant huit heures du soir qu'il se retirera pour dormir. Mais n'allez pas croire que ce labeur lui fasse perdre sa bonne humeur. Non, il est de ces hommes qui prient avant leur travail, et il puise près de Dieu l'amour paternel dont il alimente son ardeur. Aussi que de bons mots il sait dire, en prenant sur le foin ou sur la gerbe couchés par ses mains, le modeste repas que lui apportent ses enfants ! Et, quand il est seul, comme il chante ou siffle de bon cœur !

En nous reportant vers cette vie patriarcale de la ferme du Bas-Maine qui est aussi celle de beaucoup de nos campagnes canadiennes, on se prend instinctivement à plaindre ceux qui ne la veulent plus comprendre ni aimer. Entassés dans la manufacture, assourdis par le bruit de la machine, empoisonnés par l'air méphitique qu'ils respirent, ils ne promènent plus sur le tapis velouté des prairies, ils ne jettent plus vers le ciel la note gaie et vibrante, ils s'étiolent au physique et au moral.

Ah ! pourquoi en est-il un si grand nombre qui ne veulent plus jouir de ces joies champêtres et pures ?

GIULIO.

(A suivre)

Madame Albani et son mari M. Gye se sont embarqués le 18, à New-York, pour l'Angleterre, à bord du steamer *Gallia*. Un grand nombre d'amis de la gracieuse artiste avaient retenu et fait pavoiser le *Matthew*, à bord duquel ils sont allés la reconduire jusqu'à la haute mer. En conservant l'espoir de la revoir bientôt, nous souhaitons à la diva canadienne une prompte et heureuse traversée.

UNE BELLE ŒUVRE

Une souscription est ouverte en ce moment en faveur de la veuve et des enfants du patriote Chevalier de Lorimier, l'une des plus héroïques victimes de 37-38.

La *Tribune*, le *Monde* et la *Patrie*, de Montréal, le *Quotidien*, de Lévis, le *Nouvelliste* et le *Petit Journal*, de Québec, ont recommandé cette souscription à leurs lecteurs.

Les lecteurs de *L'Opinion Publique* ne resteront pas en arrière, nous en avons la conviction.

Les personnes qui désirent s'associer à cette œuvre peuvent adresser leurs souscriptions au propriétaire du journal la *Tribune*, à Montréal.

NOS GRAVURES

Le prince Gortschakoff

Le prince Gortschakoff, chancelier de Russie, est mort le 16 mars, à Baden (Suisse).

Alexandre Michaelowitch Gortschakoff, né le 16 juin 1798, fit ses études au lycée de Zarskoe-Selo, où il eut pour condisciple et pour ami le poète Pouschkin. Il débuta dans la diplomatie au congrès de Leybach et de Vérone, comme attaché de la suite de M. de Nesselrode. En 1824, il fut secrétaire d'ambassade à Londres, où il s'occupa spécialement de l'étude des langues étrangères. Chargé d'affaires à Florence en 1830, il fut pour la première fois, en 1832, attaché à la légation de Vienne, où la maladie et la mort de l'ambassadeur russe lui donnèrent d'abord une grande influence. En 1841, il fut envoyé à Stuttgart avec le titre d'ambassadeur extraordinaire, et y négocia le mariage de la grande-duchesse de Russie Olga avec le prince royal de Wurtemberg. Il reçut en récompense le titre de conseiller intime. Pendant les événements politiques de 1848 et de 1849, M. A. Gortschakoff garda, vis-à-vis des États d'Allemagne, une prudente réserve qui lui permit de tenir, comme plénipotentiaire, un langage très modéré à la Diète germanique.

C'est surtout après 1856, après la guerre de Crimée et le traité de Paris, qu'il a joué un rôle considérable dans les affaires de son pays. Après avoir fait l'alliance austro-allemande et, par conséquent, servi l'unité germanique en 1866 et en 1870, il finit par se brouiller avec M. de Bismarck.

Depuis plusieurs années, par suite de l'affaiblissement de sa santé, il avait cessé de se mêler activement à la politique.

La famille des Gortschakoff appartient à la souche de Rurick, premier grand-duc de Russie et fondateur de la monarchie.

M. Coumoundouros

Une dépêche venue d'Athènes et datée du 10 mars nous apprend également la mort de M. Coumoundouros. C'est un deuil général pour la Grèce. La Chambre, réunie en séance extraordinaire, a voté au célèbre homme d'Etat des funérailles nationales. M. Tricoupi a fait un éloquent panégyrique du défunt dont il a exalté les mérites. Le président du conseil, en terminant, a proposé de suspendre les séances de la Chambre pendant cinq jours. Tous les journaux ont paru encadrés de noir, et, dans la journée du 11 mars, le peuple n'a cessé de défilier devant le cercueil ouvert en baisant les mains de l'ancien ministre. La famille a reçu de nombreuses adresses de condoléances et d'innombrables couronnes.

L'arrestation de M. Byrne

M. Frank Byrne, secrétaire de la *Land and Labour League*, venait d'arriver à Paris et il était descendu à un hôtel de la rue Saint-Honoré, n° 338, lorsque, sur la demande du gouvernement anglais, il a été arrêté et transporté au dépôt.

Il était, en effet, accusé de complicité dans l'assassinat de lord Cavendish, à Phoenix-Park. Avant de se prononcer pour l'extradition, M. Ditté, substitut du procureur de la république, se livra à une enquête au cours de laquelle il reçut cinq *affidavit* ou attestations visées par le consul de France à Londres et établissant de toute évidence que le prévenu se trouvait dans cette ville au moment où le meurtre était commis en Irlande. Mais, en même temps, de nouvelles accusations parvenaient contre lui. On le soupçonnait d'avoir participé indirectement aux affaires Field et Lawson.

Lawson est le juge de Dublin qui instruit le procès de Kilmainham et qu'on a essayé d'assassiner, mais sans succès, le 23 août dernier. Field, lui, est un *foreman*, c'est-à-dire, un chef de jury, qui condamna à mort un jeune homme de dix-neuf ans, M. Hynes. L'innocence de ce malheureux semblait établie, et tous les magistrats du comté firent au vice-roi Spencer une demande en grâce. Le vice-roi refusa, "disant qu'il fal-

lait un exemple ;" et l'infortuné Hynes fut pendu ! Cette action surexcita les esprits. Quelque temps après, au moment où M. Field rentrait chez lui, à Frederik-Street, une voiture s'arrêtait devant la porte, et trois hommes, Brady, Curley et Delaney frères, amis de Byrne, en descendirent, Brady frappa Field d'un coup de poignet, et les trois hommes, remontant aussitôt dans la voiture, s'éloignèrent au galop, laissant Field pour mort.

De nouveaux *affidavit* sont venus mettre à néant cette inculpation et, à la suite d'un conseil de cabinet, M. Frank Byrne a été mis en liberté.

La comtesse de Nassau-Siegen

Le peintre hollandais Paul Moreelze, auteur du magnifique portrait que le burin de M. Baude a si habilement reproduit à notre intention, naquit à Utrecht en 1571, et mourut dans la même ville en 1638, entouré de l'estime de tous ses concitoyens qui lui avaient d'ailleurs confié les fonctions de bourgmestre. Il eut pour maître Michel Mierevelt, dont il fut le plus remarquable élève et sous la direction duquel il apprit à peindre l'histoire. Il s'adonna bientôt, à peu près entièrement, à la peinture de portraits avec un tel succès, que toutes les grandes dames voulurent se faire peindre par lui. Il était, en outre, bon musicien, poète agréable, excellent architecte (on lui doit la porte Sainte-Catherine, à Utrecht), et joignait à de grands avantages physiques beaucoup d'esprit. On cite, parmi ses productions, un tableau allégorique représentant la ville d'Utrecht, à l'hôtel de ville de cette cité, et les portraits du comte et de la comtesse de Kuilemburg, de M^{me} Cnotter, etc. Celui d'Ernestine, femme de Jean, comte de Nassau-Siegen, que nous publions aujourd'hui, doit être classé au rang de ses chefs-d'œuvre.

Le baron Cloquet

Le baron Cloquet (Jules Germain) est né le 28 décembre 1790, à Paris.

Après avoir fait de solides études, il choisit la carrière de la médecine. En 1807, sorti vainqueur d'un concours, il obtint une place d'élève de l'Ecole d'anatomie artificielle établie à Rouen, et de là envoyé à Paris par le ministre de l'intérieur, d'après un rapport de la Faculté de médecine, à laquelle, en 1810, il fut attaché comme modèleur d'abord, puis préparateur d'anatomie.

Interne des hôpitaux par concours, il remporta le prix de l'Ecole pratique en 1813-1814, et fut reçu docteur en 1817. Après un brillant concours, il était nommé professeur d'anatomie.

En 1819, il disputa à Breschet la place de chef des travaux anatomiques de l'Ecole pratique de la Faculté ; et il se prépara à la lutte du concours d'agrégation. Son triomphe y fut complet, de même que pour le concours qu'il subit, en 1831, pour la chaire de pathologie chirurgicale à laquelle il fut porté à l'unanimité, en remplacement du célèbre Dubois.

Il ne fit que deux étapes hospitalières en qualité de chirurgien : à l'hôpital St-Louis, où il passa une partie de sa carrière en qualité de chirurgien-adjoint, puis de chirurgien en titre ; puis en qualité de professeur de clinique chirurgicale à l'hôpital des cliniques de la Faculté dont il inaugura l'ouverture.

Le baron Cloquet était membre d'une foule de sociétés savantes françaises et étrangères, entr'autres de l'Académie de médecine de Paris, depuis le 6 février 1821 (il en était le doyen d'âge et d'ancienneté), et de l'Institut de France où il fut élu en 1835 ; il appartenait à l'Ordre de la Légion d'honneur depuis 1827, il en était commandant. C'est sous le second empire qu'il fut nommé baron.

A part son grand ouvrage en trois volumes sur l'*Anatomie de l'homme*, et une foule de travaux, M. Cloquet a spécialement attaché son nom à l'étude des hernies. Les cabinets de l'Ecole de médecine de Paris lui doivent des pièces anatomiques en cire parfaitement modelées.

Le général de Martimprey

Le général de Martimprey, qui est mort dernièrement, était âgé de soixante-quatorze ans. Il était né à Meaux. Sorti de Saint-Cyr pour entrer dans l'état-major, il était capitaine en 1835, lieutenant-colonel puis colonel en 1848, général de brigade en 1852 et de division en 1855. Il figura dans la répression de l'insurrection de juin 1848, fut successivement en Algérie, commandant supérieur des forces de terre et de mer, sous-gouverneur, puis gouverneur par intérim. Il y combattit le soulèvement de 1864 et réduisit complètement les Flittas. En dehors de ses services dans la grande colonie africaine, il fit les campagnes de Crimée et d'Italie en qualité de chef d'état-major général de l'armée.

Le général de Martimprey avait été nommé sénateur en 1864. Il était gouverneur des Invalides depuis 1870. et grand-croix de la Légion d'honneur depuis 1863.